

Cathy au pays des Kaiser, Schreiber et Thill

Une approche ethnographique du parler des Luxembourgeois

Elle s'appelle Cathy, et si elle débarque au milieu des années soixante-dix au Findel, l'aéroport du Luxembourg, ce n'est pas un hasard. Comme bon nombre de jeunes Américaines et de jeunes Américains, elle a choisi le Luxembourg comme point de départ de sa découverte de l'Europe, non à cause du rayonnement culturel de notre pays, mais parce que c'était la destination la moins chère. Comme elle était désargentée, elle a cherché tout de suite un job,

qu'elle trouva ... dans une banque de la place. Avant de s'envoler elle avait été institutrice pendant trois ans à Denver, pour elle c'était déjà la réussite, car elle est issue d'une famille modeste d'un petit bourg du Michigan. Mais depuis sa tendre enfance elle avait rêvé de partir, de trouver un endroit moins calme et moins ennuyeux que l'Amérique profonde où elle était née. Et l'ironie du sort l'amène au Luxembourg, où elle s'installe pendant cinq ans. Avec ses collègues de la banque elle apprend le luxembourgeois avant de devenir enseignante à l'American School...

Elle s'appelle Kathryn Anne Davis, elle débarque en 1986 à Luxembourg pour faire une étude ethnographique et linguistique. Elle a l'impression de revenir au pays, 'back home', parce qu'elle retrouve les paysages et les gens qu'elle connaissait. Mais cette fois-ci la situation est tout autre, elle a une bourse et elle vient pour faire de la recherche ethnologique sur le terrain dans le cadre de sa thèse de doctorat en "Language, Literacy and Culture". Et ses connaissances linguistiques lui seront aussi utiles que le réseau d'amis qu'elle s'était constitué lors de

son premier séjour. Car pour avoir accès à la société luxembourgeoise il faut des relais, des relations. A défaut d'être de la fa-

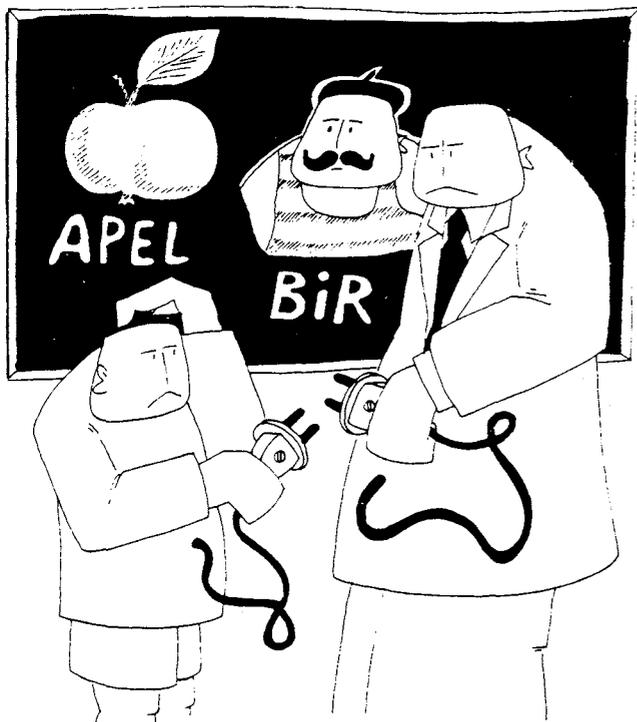
Elle s'appelle Kathryn Anne Davis, elle débarque en 1986 à Luxembourg pour faire une étude ethnographique et linguistique.

mille, où d'être né dans la communauté, du village ou du quartier, il faut connaître quelqu'un qui connaît quelqu'un ... Cela a commencé par la location de son studio, qui s'est seulement faite parce que des "amis qui avaient une situation respectable dans la communauté" se sont portés garant et cela s'est poursuivi pour les contacts avec différentes institutions. L'importance du "networking" est le premier aspect de la culture luxembourgeoise avec lequel elle s'est trouvée confrontée.

Le fruit de ses recherches dans les écoles, dans des familles de différentes classes sociales et auprès des représentants officiels est résumé dans un livre

Kathryn Anne Davis, Language Planning in Multilingual Contexts - Policies, Communities, and Schools in Luxembourg, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia, 1994 (=Studies in Bilingualism 8), 220 pages

qui est une version modifiée de la thèse de doctorat présentée à la Stanford University. Disons le d'emblée, le livre nous a séduit tout comme Cathy a dû séduire ses différents interlocuteurs qui lui ont fait



partager leur vie quotidienne. Et c'est cette connaissance intime et cette compréhension généreuse acquise par l'observation participante et le séjour étendu préalable qui font tout l'intérêt du livre. Le regard distancé du "professional stranger" (Agar) nous renvoie une image, certes quelque fois simplificatrice, mais qui nous aide à voir notre société, notre vie de façon différente.

Le livre a été écrit par une Américaine qui sait parler le luxembourgeois et qui est consciente du fait que chaque culture a ses problèmes à elle et que des solutions ne peuvent être trouvées que dans le contexte de la culture spécifique. Nous voilà loin des soi-disant experts étrangers qui débarquent au Luxembourg sans connaître le parler des gens et qui puisent toutes leurs connaissances dans des documents officiels. Nous voilà loin des sondeurs qui à partir de telle capitale voisine font leurs enquêtes téléphoniques, sans jamais fouler le sol du Grand-Duché.

Nous avons insisté sur ces aspects méthodologiques, voire anecdotiques, d'abord parce qu'ils nous semblent importants pour comprendre la démarche, puis parce que malheureusement le chapitre de la thèse de doctorat que nous venons de résumer, n'a pas été repris dans le livre que nous nous proposons de vous présenter.

Face à la mutation

Les trois premiers chapitres du livre intéresseront surtout les personnes qui ne sont pas au fait de la société et de l'histoire luxembourgeoise. Ceci ne veut pas dire que les Luxembourgeois qui pensent connaître leur pays ne puissent pas y trouver matière à réflexion. Ainsi le titre du premier chapitre: "Economic Transition and Language Status Change" pose déjà le problème auquel les différents gouvernements depuis 1974 se sont vu confrontés. Comment ce pays de laboureurs et de sidérurgistes peut-il être transformé en pays des banques et des services? Comment adapter le système scolaire luxembourgeois à cette nouvelle donne du marché de l'emploi? Le mérite de Davis est d'avoir bien posé cette question et on ne lui reprochera pas de ne pas apporter les réponses détaillées que d'ailleurs les instances luxembourgeoises concernées n'ont jamais pu fournir. On a même l'impression que les gouvernements luxembourgeois qui se sont suivis depuis 1974 ont continué à légiférer au petit bonheur, sans jamais avoir posé cette question.

Le deuxième et le troisième chapitres font le point sur la situation linguistique, politi-

que et sociale du pays. Tandis que la situation linguistique - qui d'ailleurs est l'intérêt principal de Davis - est assez bien décrite, la partie historique n'est pas à la hauteur de l'historiographie récente, la référence principale étant le manuel de Herchen qui est cité selon sa traduction anglaise de 1950.

La pièce maîtresse du livre sont les descriptions recueillies par l'observation participante. Il y a tout un chapitre sur le système scolaire qui rapporte des observations faites dans les salles de classe, suivi de trois descriptions fictives d'une journée typique pour des familles de différentes couches sociales. Ces trois études de cas ("composite case studies") reprennent des impressions typiques recueillies dans différentes familles et permettent ainsi aussi de préserver l'anonymat.

Dans ce chapitre, une enquête par questionnaire effectuée auprès de 125 élèves montre que la répartition selon les trois systèmes d'enseignement: le lycée, le lycée technique et le complémentaire est déterminée par la position sociale des élèves. Retenons seulement que pour ce petit échantillon 5% des élèves du lycée avaient un père ouvrier non-qualifié, pour les élèves du lycée technique, ce taux montait à 30% tandis que 76% des élèves du complémentaire avaient un père ouvrier non-qualifié. Même si cette enquête n'est pas "représentative" elle a le mérite de montrer du doigt les insuffisances des statistiques du Ministère de l'Education Nationale qui se refuse de ventiler les rares chiffres qu'il produit selon des catégories sociales.

Liewen zu Lëtzebuerg

La pièce maîtresse du livre sont les descriptions recueillies par l'observation participante. Il y a tout un chapitre sur le système scolaire qui rapporte des observations faites dans les salles de classe, suivi de trois descriptions fictives d'une journée typique pour des familles de différentes couches sociales. Ces trois études de cas ("composite case studies") reprennent des

impressions typiques recueillies dans différentes familles et permettent ainsi aussi de préserver l'anonymat.

D'abord il y a les Kaiser de la upper class - pour rester fidèle à la terminologie anglo-saxonne - puis les Schreiber de la middle class et enfin les Thill de la working class. Leurs comportements et leurs attitudes vis-à-vis des langues sont bien différentes.

Les Kaiser appartiennent à la vieille bourgeoisie habitant une maison de maître en pleine ville de Luxembourg. Ils ont une jeune *nurse* au pair, francophone qui s'occupe de leur fille de quatre ans. Martine, c'est son nom, est en contact permanent avec le français et l'anglais parlé par ses parents avec certains de leurs amis et certains parents. Pour elle l'immersion dans un environnement multilingue est chose normale et ses parents font tout pour mettre en valeur les premières bribes de langues étrangères qu'elle a apprises. Le succès scolaire est inscrit dans le "destin" de Martine: "Les enfants de l'*upper class* connaissent de par leur socialisation les procédures et les comportements que l'école attend d'eux: les horaires et les routines, l'exactitude, la ponctualité et le travail bien fait, ainsi que l'implication des parents dans les activités de formation." (p. 139)

Les jeux de mots multilingues (p. ex. le quotidien *Nice Matin* qui est transformé grâce à la prononciation en *nice Matin*) et surtout les réminiscences des livres scolaires font partie de la conversation mondaine et l'aisance dans les langues étrangères acquise au contact des étrangers permet de se moquer du savoir livresque de l'école et de son vocabulaire suranné.

Les Schreiber sont de petits employés de banque. Tous deux ont fait le lycée technique et ils ressentent leur manque d'éducation, surtout leurs carences en anglais comme un handicap. A force de stages au sein de l'entreprise le mari a su accéder au *middle-management* tandis que l'épouse quitte le travail au moment de la naissance du fils unique. La surveillance des devoirs à domicile est une des tâches les plus importantes de son emploi du temps de femme au foyer, car les Schreiber savent que la promotion sociale passe par la réussite scolaire, et la hantise de cette réussite est tellement grande que la mère veut défendre à son fils d'adhérer à un club de football. Nous n'allons pas rapporter la controverse des parents sur ce sujet, tout comme nous ne relaterons pas les autres détails de cette journée routinière avec la visite de la voisine, les préparatifs de la communion, le coup de fil quotidien de la mère de Madame Schreiber pour discuter

de tout et de rien. Ce sont ces détails, ces petites choses de la vie quotidienne qui rendent mieux compte de la société qu'une enquête par sondage ou par panel.

Ceci est surtout vrai pour le troisième portrait fictif, celui des Thill, une famille dont le père travaille comme ouvrier peu qualifié aux CFL. Les deux parents ont fréquenté l'école complémentaire et l'avenir scolaire de Joey leur fils, qui pour l'instant est à la maternelle, semble déjà tout tracé. Ce troisième portrait est le plus intéressant parce que ce sont ces couches sociales qui savent le mieux se soustraire à une approche scientifique quantitative et qui sont le plus éloignées des expériences et des préoccupations des chercheurs et des lecteurs de livres sociologiques. Ce troisième portrait est aussi une mise en cause du mythe du Luxembourg xénophile, plurilingue et ouvert.

Et K. Davis a aussi eu des difficultés à effectuer son enquête, car contrairement aux couches aisées et moyennes, où les gens étaient tout contents de rencontrer quelqu'un qui s'intéressait à eux, les couches populaires se fermaient devant ses investigations. Elle a dû recourir à des stratagèmes et à ses réseaux dont nous avons parlé au début pour tisser des contacts. D'abord elle a eu l'idée d'offrir ses services pour faire du baby-sitting ou pour donner des cours de rattrapage aux enfants. L'idée derrière cette démarche était de troquer des services contre des informations, mais le succès était très relatif. Elle a connu son premier vrai succès en inversant cette stratégie. Par l'intermédiaire d'un assistant social de l'Action locale pour jeunes elle a rencontré une jeune femme qu'elle payait pour lui donner des cours de conversation luxembourgeoise. Les deux femmes se sont connues grâce à ce prétexte et bientôt Marie a refusé d'être payée pour faire la conversation luxembourgeoise et Cathy a pu se rendre utile par de menus services. Le mari de Marie, motard et loubard, ado-attardé, a été amadoué par les connaissances de Cathy sur les Harley Davidson et ses capacités de boire de la bière. C'est ainsi que Cathy a pu partager pendant cinq mois la vie de cette famille modeste.

Cette dernière description est surtout le portrait de Marie, qui est femme au foyer malgré elle. Elle aimerait bien travailler pour échapper à la solitude et pour améliorer un peu les maigres ressources du ménage, mais le mari est contre. Ainsi elle passe ses journées à faire le ménage sans grand entrain, à rêvasser et à attendre le retour de son fils qui au fond est sa seule joie.

Ici l'enfance est perçue comme une période de liberté et de non-responsabilité, ce qui n'est pas exactement une bonne préparation à l'école. Et Marie et Joey jouent ensemble et regardent la télé en attendant le père qui tarde à rentrer car il a fait un détour par le bistrot du coin. Mais Marie



Guy W. Stoos in: forum nr. 61/1982

ne lui fait pas de reproches, car elle est contente de l'avoir à la maison et de le voir en bonne humeur. Et le petit a droit à un match de catch en guise de bonjour. Durant les repas, on n'échangera que quelques mots, car Claude dit qu'il a déjà trop dû parler à son boulot. Joey se plaint que la Joffer l'a grondé et Claude grogne qu'il va aller lui parler ... mais ni la mère, ni le fils ne lui disent qu'il ne le croient pas et ils écoutent ses plaintes sur les instituteurs cruels et injustes, sur les patrons, la société des chemins de fer et le gouvernement. Après le repas ce sera la télé pour Claude et pour Joey, tandis que Marie fait la vaisselle avant de rejoindre ses deux hommes. Après dix heures, comme Joey commence à déranger le père qui est en train de regarder son feuilleton favori, Dallas, il est envoyé malgré ses protestations au lit. Après le feuilleton Claude refuse de prendre encore un verre avec sa femme et s'en va se coucher.

Nous venons de perdre de vue la problématique linguistique, mais celle-ci est aussi présente dans ce chapitre, dont le titre «Valuing Lëtzebuergesch» annonce déjà la couleur. Dans ce milieu la seule langue activement maîtrisée est le luxembour-

geois, et l'utilisation de l'allemand est seulement passif et le français est évité autant que cela peut se faire. Par exemple au banquet de la kermesse qui réunit toute la famille et auquel vont aussi assister des cousins francophones. Mais là, où les Kaiser sont contents de pouvoir s'exprimer en français, et les Schreiber savent se débrouiller, les Thill sont plutôt gênés et la conversation française tombera vite à plat.

L'école

L'école que nous découvrons à travers les descriptions de Kathryn Davis est une école axée sur la compétition et la concurrence, loin de la vie réelle, où l'apprentissage est plus ritualisé que pratique. Nous assistons par exemple à un cours d'arithmétique en classe primaire de sixième qui se fait en français pour préparer les élèves francophones à l'examen d'admission. (p. 106 sq) Les élèves sont corrigés en français et en luxembourgeois par l'institutrice s'ils ne suivent pas à la lettre la démarche prescrite, même si leur calcul est exact et à la fin ils ne savent plus ce qu'ils sont supposés apprendre: le français, l'arithmétique ou des procédures de résolution toutes faites.

Qui veut chercher la petite bête, la trouvera. Dans le cas présent elle apparaît sous forme de nombreuses coquilles, surtout dans la retranscriptions des noms luxembourgeois et dans les 18 exemples de conversations en luxembourgeois qui ne suivent pas toujours l'orthographe officielle. Par exemple dans tout le livre le mot "oui" sera écrit "yo" et non pas "jo". Bon nombre de noms propres sont écorchés, surtout dans l'introduction.

L'école que nous découvrons à travers les descriptions de Kathryn Davis est une école axée sur la compétition et la concurrence, loin de la vie réelle, où l'apprentissage est plus ritualisé que pratique.

Mais ces critiques ne doivent pas occulter que pour la première-fois, non seulement le parler, mais aussi la société luxembourgeoise sont appréhendés avec une méthode ethnographique, qui de surcroît a su éviter l'écueil propre à cette approche. A trop se fixer sur les interactions entre individus et à trop prendre à la lettre les savoirs profanes utilisés par les gens pour

gérer leurs pratiques quotidiennes, cette méthode a souvent tendance à oublier les règles sociales qui gèrent la vie des gens. Mais Davis ne tombe pas dans ce travers, elle analyse bien l'importance du capital culturel et du capital linguistique et elle insiste sur la nécessité d'une "language policy and planning" pour répondre aux mutations profondes de la société luxembourgeoise. Elle explique aussi (p. 191) que la rupture avec les valeurs traditionnelles de l'enseignement qui sont perçues comme étant ancrées profondément dans l'histoire

du pays et dans sa culture nationale, sera ressentie comme menace par ceux qui ont construit leur rôle dans la société sur ces valeurs. Prenons un exemple récent pour illustrer cette idée qui corrobore tout à fait l'analyse de Davis: la véhémence de certaines réactions de professeurs du secondaire à l'égard des réformes du système scolaire, telle qu'elle se manifeste dans les lettres à l'éditeur publiées dans les quotidiens luxembourgeois, est bel et bien l'expression du désarroi de toute une génération d'enseignants qui puisent encore leur

auto-définition dans l'ancien système scolaire luxembourgeois, celui de la collation des grades.

En somme, un livre intéressant non seulement pour le chercheur et l'homme politique et qui mériterait une traduction en français (ou en allemand?) pour le rendre accessible à un plus grand public.

ff

Les citations ont été traduites par nos soins.